





# **EN QUÊTE DE SENS**

**UNE HISTOIRE NATURELLE  
DE LA CONDITION HUMAINE**

**- II -**

**EN QUÊTE**

# DE SENS

**UNE HISTOIRE NATURELLE  
DE LA CONDITION HUMAINE**

**- II -**

**PHILIPPE AUTIÉ**

 **BOOKELIS**





Né en 1956, Philippe Autié est diplomate. Il a servi à Paris et, en ambassade, en Amérique, en Asie, en Afrique et en Europe.

*Illustration de couverture :*

*Plaquette embarquée à bord des sondes spatiales Pioneer 10 (1972)  
et Pioneer 11 (1973)*



*Le 12 mai 2017*



# **EN QUÊTE DE SENS**

## **Une histoire naturelle de la condition humaine**

### **TOME 1**

**Titre I      L'hominisation, stratégie du faible au fort**

**Titre II      Homo loquens**

**Titre III     La conquête du nombre**

### **TOME 2**

**Titre IV     L'âge axial : l'exorcisation du nombre et la conquête du sens**

**Titre V      L'Europe, une seconde Grèce**

**Titre VI     Le 20<sup>e</sup> siècle et après ? Un monde trop petit pour ses divisions**

**En conclusion : Et demain ? Le réenchantement du monde**



# EN QUÊTE DE SENS

## Une histoire naturelle de la condition humaine

### - II -

#### Sommaire

<i>INTRODUCTION</i>	<i>19</i>
<i>RESUME</i>	<i>21</i>
<i>TITRE 4 L'ÂGE AXIAL : L'EXORCISATION DU NOMBRE ET LA CONQUÊTE DU SENS</i>	<i>31</i>
Chapitre 9 L'âge axial	33
1. <i>L'âge axial et la conscience de soi et de l'universel</i>	33
2. <i>La créature en recherche de sens, contre son programme génétique</i>	37
Chapitre 10 Le Bien : le Proche-Orient et la distillation monothéiste	39
1. <i>Zarathoustra, le quasi-monothéisme impérial</i>	39
2. <i>Israël et l'empire des nations</i>	44
3. <i>L'islam, la dispersion chaotique</i>	57
Chapitre 11 Le Soi : l'Inde et la contemplation solipsiste	67
1. <i>Upanishads</i>	67
2. <i>Bouddhisme et jaïnisme</i>	70
Chapitre 12 Le Tout : la Chine et l'empire du Milieu	79
1. <i>Une géographie centripète</i>	79
2. <i>Le ritualisme comme insertion dans le Tout</i>	80
3. <i>Eclatement de l'empire et crise du ritualisme</i>	83
4. <i>Le dernier mot de l'unité impériale et du confucianisme</i>	86
Chapitre 13 Le Vrai : la Grèce, le citoyen et l'invention de la Raison	89
1. <i>Homo politicus</i>	89

2. <i>Le Grec, homme du logos</i>	97
3. <i>Le réalisme objectif</i>	97
4. <i>L'idéalisme objectif</i>	103
Chapitre 14 L'Autre : la grande synthèse des religions du Salut	107
1. <i>Les religions à mystère</i>	108
2. <i>Le christianisme</i>	114
3. <i>Hindouisme et bouddhisme du Grand Véhicule</i>	134
<b>TITRE 4 L'AGE AXIAL : L'EXORCISATION DU NOMBRE ET LA CONQUETE DU SENS EN BREF</b>	<b>149</b>
<b>TITRE 5 L'EUROPE, UNE SECONDE GRÈCE</b>	<b>163</b>
Chapitre 15 Des cités-Etat à Rome : <i>Mare nostrum</i> ou la parenthèse impériale à l'ouest	165
1. <i>La cité-Etat dépassée par son propre succès</i>	165
2. <i>De la Macédoine à Rome : la Méditerranée centripète</i>	166
3. <i>Unification impériale, essoufflement scientifique et pensée holiste</i>	168
Chapitre 16 De la Méditerranée centripète à l'Europe centrifuge : retour de la division politique stable	185
1. <i>L'émergence de l'Europe : une néolithisation tardive</i>	185
2. <i>Une Europe naturellement fragmentée</i>	186
3. <i>Le Moyen Age et la lente déconstruction de l'idée impériale (476-1300) : de nouveaux siècles obscurs</i>	187
4. <i>Etats-nation et division politique stable (1300-1900)</i>	189
Chapitre 17 Le marché conquérant	195
1. <i>L'alliance européenne de la bourgeoisie marchande et de l'Etat</i>	196
2. <i>Les empires commerciaux, prolongement des divisions européennes</i>	199
3. <i>Capitalisme et compétition interétatique</i>	204
Chapitre 18 1300-1900, la longue Renaissance et la révolution scientifique	209
1. <i>Déconstruction de l'Empire et redécouverte de l'ici-bas et de la nature</i>	209
2. <i>Marché et compétition pour le savoir</i>	211
3. <i>Déconstruction de l'Empire et affirmation de l'individu et du peuple</i>	217
4. <i>La révolution scientifique du 17<sup>e</sup> siècle</i>	221
5. <i>L'instant classique</i>	224
6. <i>La révolution scientifique, suite : les Lumières</i>	224
Chapitre 19 La révolution industrielle, démocratique et démographique	229

1. La révolution industrielle	229
2. Diffusion de la révolution industrielle : migrations, colonisation et décolonisation	233
3. La révolution capitaliste	239
4. La révolution démocratique	240
5. La mort de Dieu	247
<b>TITRE 5 L'EUROPE, UNE SECONDE GRECE EN BREF</b>	<b>253</b>
<b>TITRE 6 LE 20<sup>E</sup> SIÈCLE ET APRÈS : UN MONDE TROP PETIT POUR SES DIVISIONS</b>	<b>263</b>
Chapitre 20 L'Europe dépassée par sa technologie	265
1. 1900 : Prométhée accompli, la science achevée ou la fin de l'Histoire	265
2. Le suicide de l'Europe du concert des nations : la seconde Guerre de trente ans (1914-45)	273
3. La parenthèse bipolaire de la Guerre froide	279
Chapitre 21 Mondialisation et multipolarité, une planète rétrécie et divisée	283
1. L'après-Guerre froide (1) : mondialisation et triomphe du capital	283
2. L'après-Guerre froide (2) : un monde multipolaire, divisé et dangereux	296
3. Le capitalisme privé ou d'Etat en risque de cannibaliser culturellement et génétiquement l'espèce humaine	305
<b>TITRE 6 LE 20<sup>E</sup> SIECLE ET APRES : UN MONDE TROP PETIT POUR SES DIVISIONS EN BREF</b>	<b>309</b>
<b>EN CONCLUSION ET DEMAIN ? LE RÉENCHANTEMENT DU MONDE</b>	<b>313</b>
Chapitre 22 L'impératif d'un rééquilibrage entre compétition et coopération, entre l'avoir et l'être, entre le moi et l'autre	315
1. L'impératif d'un nouvel équilibre entre compétition et coopération interétatiques...	315
2. ... par un rééquilibrage entre l'avoir et l'être, entre le moi et l'autre	319
Chapitre 23 La nécessité d'un nouveau rapport au monde	323
1. Le réel n'est pas et ne peut pas être ce que nous en voyons, ni ce que nous en savons	323
2. Il n'existe pas de vérité absolue et ne peut en exister, s'agissant d'une contradiction dans les termes	331
3. La conscience ne se réduit pas à un algorithme ni à une machine de Turing	337

Chapitre 24 La conscience, étoffe du monde	347
1. <i>Cogito ergo est</i>	348
2. <i>Pas de temps sans conscience du temps</i>	356
3. <i>Je tu il, l'irréductible trinité</i>	364
4. <i>Un nouveau paradigme, au-delà du matérialisme</i>	365
Chapitre 25 Pour la sauvegarde de l'espèce, par un nouvel âge axial	371
<b><i>EN CONCLUSION ET DEMAIN ? LE REENCHANTEMENT DU MONDE EN BREF</i></b>	<b>375</b>
<b><i>BIBLIOGRAPHIE</i></b>	<b>383</b>
<b><i>TABLE DES ILLUSTRATIONS</i></b>	<b>393</b>
<b><i>INDEX</i></b>	<b>397</b>



## INTRODUCTION

*EN QUÊTE DE SENS Une histoire naturelle de la condition humaine*  
*Tomes 1 et 2* n'est pas un livre d'histoire quoiqu'il couvre sept millions d'années, depuis notre séparation de la lignée de nos plus proches cousins primates ; il n'est pas non plus un livre de sciences de la vie même s'il traite de l'hominisation et de l'émergence de la coopération, de la conscience, de l'imaginaire, du langage articulé et de la culture dans la dynamique de la sélection naturelle ; ni un livre de sciences « dures », bien qu'il s'en inspire pour questionner les notions de réalité et de temps qui sont au cœur de notre condition ; ni un livre de philosophie même s'il s'interroge sur la nature et la possibilité même de la connaissance.

*En quête de sens* se veut un peu tout cela à la fois : l'homme comme s'il était raconté à des *aliens*, une anthropologie qui déroule l'ensemble des facettes de la condition humaine, de l'amour à la mort et à la guerre, de la conquête de la savane à celle de la lune, de la terre au ciel, des cathédrales à l'intelligence artificielle.

*En quête de sens* est une démonstration, à la recherche de la trajectoire du genre humain, d'un sens pour l'époque et d'une sauvegarde pour l'espèce. Il montre pourquoi et comment nous en sommes venus à occuper une place unique dans le monde animal, dans quelle mesure nous nous sommes émancipés de la sélection naturelle et pour quels nouveaux rivages ; pourquoi et comment *Sapiens* cherche à donner un sens à sa vie et au monde et qu'est-ce qui, dans le monde physique, donne du sens au sens ; pourquoi et comment le temps et l'univers tout entier sont contenus dans la conscience autant que l'inverse, et font donc partie intégrante de la nature humaine ; comment vérité, réalité et temps, loin d'être objectifs, n'existent pas sans nous, comment et quand *Sapiens* les a construits et pourquoi il nous faut les repenser si nous voulons donner sa chance à l'avenir ; et pourquoi notre survie collective impose aujourd'hui de rompre avec un idéal trop exclusif de compétition qui a fait le miracle européen depuis la Renaissance mais aussi le suicide de l'Europe au siècle dernier et qui menace maintenant l'humanité toute entière.

Le premier tome couvrait l'aventure humaine des origines à l'invention de l'agriculture et de l'Etat. Ce second volume la poursuit de l'âge axial, avec Bouddha, Confucius, Isaïe et Socrate, jusqu'à aujourd'hui.



## RESUME

*EN QUETE DE SENS* Une histoire naturelle de la condition humaine cherche à capturer celle-ci dans son essence, son émergence et son évolution, de l'amour à la mort et à la guerre, de la conquête de la savane à celle de la lune, de la terre au ciel, des cathédrales à l'intelligence artificielle, d'il y a sept millions d'années à aujourd'hui, sur la trajectoire longue de notre espèce.

Au tome 1, *L'hominisation, stratégie du faible au fort* (titre 1) décrit comment sa descente de la forêt africaine dans la savane a conduit notre lignée jusqu'à l'aube du langage articulé. Se découvrant sans défense parmi les grands carnivores, notre ancêtre développa la seule arme qui fût à sa disposition, l'apprentissage et la cognition. Sa main, libérée par la station debout qu'imposaient ses déplacements au sol, se révéla un incomparable atout. L'outil, inventé par *Homo habilis*, fut aussi bien une arme, contre les prédateurs comme contre les communautés rivales. Dès l'origine *Homo* développa ainsi un tempérament exceptionnellement compétitif entre bandes et coopératif parmi les siens. Très exigeantes sur le plan cognitif, compétition et coopération l'ont assuré de la place unique qui est la nôtre dans le monde animal : c'est le fait social qui se révéla le facteur environnemental le plus important dans le processus d'hominisation.

Jusqu'aux australopithèques compris, le parcours de nos ancêtres hominines n'est pas radicalement différent de celui des grands singes. Percée décisive, ce n'est qu'avec *Homo habilis*, il y a quelque 2 à 3 millions d'années, que l'augmentation du volume du cerveau semble en avoir porté les stimulations internes au-delà d'un seuil critique par rapport au bombardement sensoriel : émerge alors une véritable pensée intérieure suivant de plus en plus son cheminement propre. Toujours aux commandes, la sélection naturelle trouve dans cette conscience unifiée trois relais : la conscience elle-même d'une part, dans le maëlstrom de ses pensées intérieures, fictions ou croyances ; la décision volontaire ensuite, dans la combinatoire infiniment diverse de tous les possibles qu'elle imagine et convoque ; l'imitation volontaire et la transmission culturelle enfin, dans la diffusion de l'acquis. Toutes trois entretiennent, tout au long de la vie, une sélection parallèle démultipliant l'évolution génétique, non plus passive et aveugle comme celle-ci mais délibérée, dirigée et considérablement accélérée.

Avec la conscience unifiée émerge, au-delà du proto-moi de la simple conscience du corps, le moi « autobiographique », étendu aux émotions et pensées d'une part et doté de permanence d'autre part, entre mémorisation du passé et pensée du futur. *Habilis* échappe pour la première fois à l'immédiateté de l'éternel présent animal. Ces avancées radicales font à juste titre de lui un être à part dans le monde animal, le premier représentant du genre humain.

Celui-ci naîtra prématuré, condition pour que son gros cerveau passe par le canal pelvien maternel. Le petit d'homme achève sa gestation, *post-partum*, dans une symbiose cognitive unique avec sa mère, une incomparable école de la coopération. La charge que le bébé humain, dans sa totale dépendance, représente pour sa mère appelle l'homme à partager le fardeau : s'impose alors une relative pression monogame. Celle-ci, ouvrant à chacun la perspective d'avoir sa chacune, a eu pour effet de réduire la concurrence entre mâles et de renforcer leur coopération. Il ne manque alors pour l'essentiel que le langage articulé pour que s'accomplisse l'humanité.

***Homo loquens*** (titre 2) émerge en quelque deux millions d'années sur la base de la conscience unifiée, de sa pensée intérieure et de l'évolution culturelle. Le langage articulé, ou *digital*, se cristallise chez *Sapiens* il y a peut-être 60 à 100.000 ans, à partir de la vocalisation et de la digitalisation de la gestuelle *analogique*, manuelle et faciale, héritée des grands singes. Il prolonge et amplifie la pensée intérieure de la conscience unifiée. Il répond à la pression de la coopération avec ses semblables dont *Sapiens* dépend de plus en plus, au sein de bandes contraintes de grossir et de s'allier face à la compétition armée de bandes voisines. Il a peut-être été inventé plusieurs fois, puis perdu dans les périodes de rechute démographique. La rapide croissance cérébrale des 500.000 dernières années est probablement la conséquence de l'évolution progressive des capacités linguistiques : autant que l'inverse, c'est le langage qui a accouché du cerveau.

C'est alors que *Sapiens* acquiert la plénitude du comportement humain. Apparu comme outil de coopération, le langage articulé se révèle aussi outil de pensée. Véritable langage de programmation, il désenclave et unifie les modules cognitifs innés et spécialisés hérités du lointain passé mammifère. Il intègre ainsi les intelligences du social, du vivant et de l'inanimé en un inconscient unifié, celui-là même dont Freud vérifiera qu'il « parle » la langue de l'homme.

Le langage conduit à l'objectivation réflexive de ma propre pensée en « moi » perçu, dissocié du « je » percevant. Il précipite ainsi la conscience de soi et de l'autre, et de là la conscience morale. *Homo loquens* étend à toute chose l'esprit qu'il prête désormais à ses semblables et accouche de l'animisme.

Des modulations grammaticales du passé, du présent et du futur et de la conscience de soi dérive celle du temps et de la mort, attestée par les premières tombes intentionnelles, il y a peut-être 100.000 ans. La conscience de la mort est sans doute la plus importante rupture dans l'histoire de l'homme. *Sapiens* est de ce jour un animal déchiré entre son savoir mortel et son instinct de survie forgé par la sélection naturelle : un évadé de l'ici-bas, un animal tragique, instable. Il lui faudra désormais chercher un sens à sa vie, ailleurs que dans la seule transmission de ses gènes. Le chasseur cueilleur le trouvera dans la pensée de sa réincarnation dans la ronde chamanique des générations animales : émancipé de l'immédiateté de l'éternel présent animal, il invente ainsi le temps cyclique de l'éternel retour et le traduit dans la figure universelle du cercle, de la spirale ou du svastika.

Pour la première fois peut-être, l'évolution culturelle s'octroie un degré d'autonomie vis-à-vis de l'évolution génétique. Le langage démultiplie en effet les capacités d'imitation et, de là, la transmission et l'accumulation culturelle. Celle-ci conduira *Sapiens*, espèce unique soumise à des environnements multiples, à se ramifier sur le plan phénotypique, devenant à certains égards l'équivalent de centaines d'espèces différentes.

Nos ancêtres ne le savent pas encore, mais s'ils sont toujours partie intégrante de la nature, ils n'en sont pas moins désormais uniques.

**La conquête du nombre** (titre 3) décrit la croissance et la multiplication des populations humaines avec l'agriculture et l'élevage, domestication des plantes et des animaux, puis avec l'Etat, une manière de domestication de l'homme par l'homme qui fait du roi le « berger » de son peuple.

Cas particulier de domestication, dans la nature, d'une espèce par une autre à évolution plus rapide, l'agriculture était inscrite dans l'évolution culturelle accélérée de *Sapiens*. Elle fait exploser la densité du peuplement humain d'un individu au km<sup>2</sup> à plusieurs dizaines et plus. Les premières tribus apparaissent, par agglomération des bandes en un groupe permanent endogame de quelques centaines d'individus.

Chez le paysan du néolithique, la conjuration paléolithique de la mort dans la ronde des renaissances animales se réinvente dans celle des saisons, entre mort hivernale et renouveau printanier. La Terre-mère nourricière qui les porte s'impose comme métaphore du foyer du sédentaire et du sillon du paysan. Le monde se sexualise. Tendant à se raréfier et rejeté à la périphérie de l'habitat sédentaire, le monde animal, masculin, se distille en un principe mâle fécondateur : taureau, jaguar ou autre, il s'engendre lui-même dans le temps circulaire de la végétation, où il faut mourir l'hiver

pour renaître au printemps ; il est ainsi à la fois parèdre et fils de la Terre-mère. Dans ce monde sans créateur transcendant, la cosmogonie est auto-création par différenciation sexuelle à partir d'une réalité première androgyne, tel l'œuf primordial. La sédentarité favorise le culte des ancêtres ainsi que la ritualisation, cette gravitation naturelle des comportements à mesure qu'ils se répètent : apparaît le sacrifice, sur l'idée, suggérée par la ronde des saisons, que la vie se nourrit de la mort.

Là où elle conduit à l'émergence du surplus, l'agriculture engendre la compétition pour son accaparement. Les notions de propriété et d'héritage s'affirment. « L'homme fort » renoue avec l'alpha-mâle des hiérarchies primates et referme, dans une certaine mesure, la parenthèse d'une hominisation jusque-là exceptionnellement égalitaire. Il institutionnalise progressivement son pouvoir sous la forme de la chefferie puis de l'Etat. Celui-ci s'appuie sur un pouvoir hiérarchique inédit, financé sur le surplus et beaucoup plus flexible et extensible que le lien social de la parenté clanique qu'il tend à remplacer : chefferie impérialiste, l'Etat est capable d'absorber d'autres entités politiques, quand les tribus et les chefferies ne pouvaient guère que les piller ou les anéantir. Il porte les communautés humaines de quelques centaines ou milliers d'âmes au million et plus.

Par nature prédateur, l'Etat premier n'est pas, malgré Hobbes, Locke et Rousseau, le fruit d'un contrat social volontaire mais bien d'une prise de pouvoir. Reste qu'avec Hobbes et contre Rousseau, loin de succéder à une société en paix avec elle-même, l'Etat est le pacificateur de celle-ci. Avec lui se cristallisent la loi et l'écriture, nécessaires à l'entretien de son principe hiérarchique. Comme elle l'avait fait avec le langage, la pensée atteint avec l'écrit un nouveau niveau d'objectivation : la capacité de se voir elle-même, de se penser collectivement et de s'affranchir de l'espace et du temps. La monopolisation par l'Etat de la punition « légitime » instaure une coopération de masse, une forme d'ultra-socialité qui rapproche à cet égard l'humanité des insectes sociaux. Le marché se substitue à l'échange de don et contre-don à mesure que ceux-ci perdent leur fonction de pacification d'une violence désormais domestiquée par l'Etat : ce que l'on échange devient plus important qu'avec qui on l'échange. Au total, avec la loi et le marché émerge un modèle d'ordre permanent, anonyme et prévisible donc connaissable. Apparaissent l'arithmétique, la géométrie, la cosmogonie, l'astronomie, le calendrier, l'architecture.

La compétition pour l'appropriation du surplus, puis entre États, renforce la domination masculine. En Occident, le climat largement désertique de l'Egypte et de la Mésopotamie affaiblit l'évidence de l'éternel retour des saisons. Une grande inversion détrône la Terre-mère, son parèdre et leur temps circulaire au profit d'une nouvelle génération de dieux patriarcaux : catalysée en une sorte de cour autour de la figure du roi fondateur et

architecte, sublimée en dieu créateur, en surplomb sur le temps désormais linéaire de sa création. Le motif royal, solaire, immortel, du lion ou de l'oiseau de proie, faucon en Egypte, aigle un peu partout, tend à supplanter la figure lunaire du taureau qui meurt et ressuscite.

Dans l'Orient indien et chinois en revanche, l'exubérance tropicale retarde l'étatisation et laisse persister le temps circulaire. L'Inde des *Brahmanas*, aux 10<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles avant notre ère, en théorise le moteur et l'âme dans le sacrifice, simultanément mort et renaissance. La Chine des Tchou, au 11<sup>e</sup> siècle, masculinise certes en « Mandat du Ciel » la Roue du Temps, cette métaphore de la Terre-mère ; mais elle conserve de celle-ci l'essentiel, sa vision englobante d'un Tout immanent, incarné et cyclique, macrocosme et microcosme dans lequel tout s'intègre. Les dieux en surplomb de la nature n'émergent pas : en leur absence, la Chine s'appuie sur le culte des ancêtres royaux.

Au tome 2, avec *L'âge axial, l'exorcisation du nombre et la conquête du sens* (titre 4), au milieu du 1<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, *Sapiens*, dans et par la foule des grands nombres, atteint un étage supérieur de la conscience de soi : jusque-là implicitement réflexive, désormais elle s'explicite. Dans l'espace-temps privatif de l'écrit démocratisé par l'alphabet, l'homme axial peut désormais lire sa pensée. Il a conscience de sa conscience, il la nomme, psyché ou atman. Emerge l'Universel, cette intuition que la seule vérité qui puisse triompher de la mort est intérieure et que pourtant elle est un partage et qu'elle nous dépasse. Des générations de dieux disparaissent ou sont ravalées au rang de mythes : Dévas védiques en Inde ou Daevas pré-avestiques en Perse, Olympiens en Grèce, Baals en Israël...

La mort sans retour dans le temps linéaire en Occident et la ronde des renaissances en Inde sont désormais perçues comme une intolérable plongée dans le Néant et un engrenage infernal qu'il faut rompre : par la vertu du Bien fondé sur un Dieu céleste au Proche-Orient, avec Zoroastre et Isaïe ; du Vrai, de l'Etre ou de la Raison, fondés sur l'homme citoyen libre des dieux et des rois en Grèce, avec Pythagore ou Socrate ; du Soi, de l'Un ou du brahman, fondés sur une plongée intérieure sans fin en Inde, avec les *Upanishads* et Gautama Bouddha ; du Tout, du Ciel ou du Tao, fondés sur le cercle du temps et de l'empire en Chine, avec Lao Tseu ou Confucius.

Partout toutefois, cette approche solitaire et héroïque reste élitiste. Un second âge axial, au tournant de notre ère, en constatera les limites et cherchera l'évasion de la mort dans la communion et l'abandon à l'autre, un autre magnifié sous la figure du Sauveur, qu'il soit Christ, bodhisattva, Shiva ou Vishnou. Les religions mutent en religions de salut : judaïsme en

christianisme, zoroastrisme en mithraïsme ou manichéisme, bouddhisme hinayana en Grand Véhicule, brahmanisme en hindouisme.

L'évolution culturelle s'autorise une autonomie croissante vis-à-vis de l'évolution biologique. Partout, la pensée axiale entend en effet délivrer l'homme de son serment génétique : l'alpha et l'oméga ne sont plus de croître et se multiplier, mais de faire sécession de ce monde qui avait été un paradis et n'est plus qu'un exil. La sélection naturelle n'est plus seul maître à bord. L'organisme ou phénotype, désormais pleinement transmué en individu ou moi, veut devenir, seul ou collectivement, son propre maître et sa propre fin. En rupture avec sa condition darwinienne, il devient, au moins en principe, la créature de lui-même.

*Sapiens*, le plus compétitif et coopératif des animaux, découvre alors qu'il ne sera sauvé que par l'altruisme, contre les intérêts, s'il le faut, de ses gènes. Partout, les grandes aires de civilisations se rejoignent dans l'impératif catégorique de la coopération universelle : non seulement ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent, mais aime ton ennemi. C'est sur cette toile de fond commune que se tisseront les grandes civilisations qui, sur l'héritage propre à chacune, occuperont le devant de la scène jusqu'à la révolution scientifique du 17<sup>e</sup> siècle puis industrielle du 19<sup>e</sup>.

***L'Europe, une seconde Grèce*** (titre 5) montre que malgré cette « règle d'or » de l'impératif catégorique, la croissance du surplus et les enjeux de son accaparement consacreront, au fil des siècles, l'intensification de la compétition. C'est celle-ci plus que la coopération qui depuis lors a fait l'Histoire : une compétition exacerbée par la capacité des Etats, à la différence des tribus et des chefferies, de se conquérir et s'étendre presque sans fin ; compétition libérée, également, par le passage de l'économie coopérative du don à l'échange de marché, où le capital a le pouvoir de s'accumuler sans limite.

Guerrière et marchande, la compétition triomphera par excellence dans une Europe naturellement divisée par son exceptionnelle fragmentation géographique. Défaite en 476, l'unité romaine ne se refera pas. Le rêve impérial fait place à la lente gestation d'un système d'Etats stables, du 11<sup>e</sup> siècle jusqu'aux traités de Westphalie de 1648. L'Etat-nation qui gagne progressivement l'Europe à partir du 13<sup>e</sup> siècle est fondé sur l'alliance de la bourgeoisie marchande et de l'Etat : celui-ci dépend de celle-là pour l'entretien et l'équipement de son armée. Le concert des nations, qui durera d'une Guerre de trente ans (1619/48) à l'autre (1914/45), consacrera un oligopole de cinq à sept grands Etats.



La compétition entre États fut au cœur du miracle européen depuis la Renaissance jusqu'à la révolution industrielle et démocratique, avant de gagner le reste du monde. Les Grandes découvertes et les empires coloniaux, à partir du 15<sup>e</sup> siècle, furent le produit de l'absence d'une autorité centrale qui eût pu imposer la fermeture de l'Europe sur elle-même, comme le fit la Cité interdite pour la Chine après 1433. Le capital, et avec lui la compétition, trouveront à s'épanouir dans le système multipolaire européen comme nulle part ailleurs. L'idée d'avoir toujours plus et qu'avoir l'emporte sur être se fait de plus en plus hallucinatoire. Siècle après siècle, la richesse tend à devenir en Europe la principale base des distinctions de classes, avant même la naissance.

La concurrence inter-étatique dicta que l'Europe mît la liberté au premier rang de ses valeurs, avant par exemple l'égalité, la fraternité ou l'au-delà. Comme toujours avec la compétition, la victoire du capital dans l'Europe des Temps modernes sera celle des inégalités, de l'exploitation et des effets de domination. L'esclavage est une domestication de l'être humain. Le commerce triangulaire, dans sa dimension massive, représente le plus proche équivalent d'une domestication de l'Afrique dont fût capable l'Europe avant la révolution industrielle et la colonisation du continent.

Le concert des nations européennes portera les révolutions scientifique du 17<sup>e</sup> siècle et industrielle du 19<sup>e</sup>. La première, dont l'essence est la découverte de la mathématisation du mouvement, poursuit le pas-de-deux de l'Europe avec la guerre (balistique) et le commerce (navigation). La seconde, avec le charbon et le fer, met le sous-sol au travail comme les sols l'avaient été par la révolution néolithique. Elle portera en elle deux héritages : la démocratie, l'égalité et Marx d'une part, en conséquence de la pénétration de l'Etat jusqu'au niveau de l'individu, avec notamment le chemin de fer et l'éducation nationale ; la compétition, l'inégalité et Nietzsche de l'autre, en conséquence de l'accès direct du marché au même individu. Deux héritages contradictoires et pourtant tous deux inspirés par Darwin.

*Le 20<sup>e</sup> siècle et après, un monde trop petit pour ses divisions* (titre 6) raconte pourquoi et comment ce miracle s'est brisé sur le quasi-suicide de l'Europe au siècle dernier, pendant sa seconde Guerre de trente ans de 1914 à 1945, quand son triomphe même conduisit la puissance de ses armements à dépasser sa profondeur stratégique : l'Europe est devenue trop petite pour ses divisions. Face à l'exacerbation de la menace mutuelle qu'ils représentent, les Etats se raidissent. Entre 1910 et 1940 s'affirme l'Etat totalitaire : un Etat-nation paranoïaque, caricature de l'Etat européen traditionnel, se définissant entièrement par la compétition interétatique, la guerre et la mobilisation idéologique. La croyance des Lumières au bonheur conduira les uns à prôner la dictature au profit du collectif des prolétaires ;

les autres convoqueront la théorie de l'évolution, dévoyée en pseudo-darwinisme politique pour essentialiser l'inégalité des hommes et des races et la justifier comme un bien. L'Europe du 20<sup>e</sup> siècle apporte la démonstration que la compétition redevient destructrice voire psychopathe lorsqu'elle s'exacerbe.

Aujourd'hui c'est la planète entière qui est devenue trop petite pour ses divisions. Depuis 1980, avec la mondialisation du village global, l'arme financière s'est trouvée débridée par la mobilité, la puissance et l'instabilité exponentielles du capital. Elle met les individus, les États et les peuples en concurrence les uns contre les autres dans une *overdose* compétitive. Le triomphe de l'argent, l'absolutisation de l'individu et la montée des inégalités pervertissent la démocratie au risque d'en faire l'alibi de la défection des élites. L'idée même d'une vérité générale s'imposant à tous se dissout dans le relativisme et l'opportunisme des *fake news*.

Bousculés, pays, sociétés et civilisations se rebellent contre la disparition du collectif et sa dissolution dans l'individu roi. En Occident, la démocratie libérale est grignotée. Les pays émergents cherchent à se protéger par l'autocratie comme les Grecs de l'Antiquité avaient choisi au 6<sup>e</sup> siècle la tyrannie pour protéger le *démos* de la montée dissolvante des marchés et de l'argent. Unipolaire sous l'égide des Etats-Unis pendant une décennie après la fin de la Guerre froide, le monde est désormais multipolaire. L'avenir dira si la mondialisation signera ainsi son propre reflux, par fragmentation régionale voire, au-delà de l'Ukraine, par le retour des frontières et des guerres.

Quoi qu'il en soit, ploutocratie ou autocratie, dans tous les cas c'est le monde tout entier qui est désormais menacé par la compétition de tous contre tous, avec son cortège de cupidité, d'inégalités, de destruction des écosystèmes auxquels nous devons la vie, de migrations non maîtrisées et de rêves démiurgiques d'un homme « augmenté », nouvel avatar du surhomme.

***Et demain ? Le réenchantement du monde*** (titre conclusif) montre qu'il n'y a d'autre choix que de prendre au sérieux les menaces globales qui pèsent désormais sur l'espèce, sur l'arrière-plan d'un retour de la guerre : holocauste nucléaire, suicide environnemental, marchandisation du corps humain, fuite en avant génétique, dérive de l'intelligence artificielle, individualisme et narcissisme sans frein, montée des inégalités et de la violence, migrations non maîtrisées, perte de sens et délitement de l'exigence de vérité. Dans ce monde devenu ivre, notre survie même impose de redonner à la coopération la place au cœur de nos sociétés qu'elle a cédée depuis cinq siècles et plus encore depuis près de cinquante ans.

Cela implique de refermer la parenthèse du désenchantement du monde ouverte par la révolution scientifique du 17<sup>e</sup> siècle, de Galilée à Newton. La science, cette aventure prométhéenne, ne pouvait pas ne pas commencer par le connu, les machines créées par l'homme, ni manquer en conséquence d'assimiler le monde à un trivial mécanisme d'horlogerie. Mais l'heure est maintenant venue de réaliser que c'est cet univers sans âme qui nous condamne à fuir le vertige du vide dans le narcissisme et l'accumulation matérielle, et que cet univers absurde est en réalité un mirage.

La science, à l'origine du problème hier, nous montre aujourd'hui le chemin. Ainsi qu'elle le dévoile depuis un siècle, le réel, dans sa nature quantique, n'est pas chose mais acte. Prendre l'espace et le temps, le hasard et la causalité, jusqu'à la raison mathématique, pour des réalités objectives, indépendantes de nous, comme indifférentes, revient à les hypostasier et s'en faire des idoles : l'extériorité du réel par rapport à la conscience, née de notre pratique des *choses* à notre échelle, est un mythe anthropomorphe, le plus puissant qu'il nous reste à déboulonner. Loin d'être un simple épiphénomène du monde physique, la conscience en est le souffle vital : il n'y a de réel que la conscience du réel, tout comme il n'y a de temps que la conscience du temps. Sans celle-ci le présent lui-même n'existerait pas ; non plus que le passé et le futur, qui n'étant plus ou pas encore, ne valent qu'au sein du présent dont ils sont des modalités : le temps est un tout, pas si linéaire en définitive, où passé, présent et futur se déterminent mutuellement.

La conscience est au total l'étoffe du monde. Au-delà, l'idée même de *réel en soi* trahit trop la chosification pour n'être pas pur anthropomorphisme. Place au *réel pour soi* : chaque conscience accouche de son univers propre, de la même manière qu'en relativité chacun a son temps propre. Le temps et l'univers tout entier avec ses 13,8 milliards d'années sont en chacun de nous autant que nous sommes en eux. Le « je » accouche ainsi de son « il », en même temps qu'il rencontre le « tu », cet autre dont l'univers propre se croise avec le mien. Avec le « tu » se fait le dépassement en « nous ». Je, tu, nous et il, ces quatre mots à eux seuls disent toute la condition humaine, au-delà des sciences dures réduites à la seule troisième personne.

*Sapiens* n'est ni seul ni prisonnier du silence éternel d'espaces infinis. Comme l'écrit Erwin Schrödinger, « nous sommes tous en réalité les visages ou les aspects d'un être unique, qui peut sans doute, en termes occidentaux, être appelé Dieu, alors que dans les *Upanishads* son nom est *brahman* ». La parenthèse de quatre siècles se referme, au cours desquels l'homme s'était trouvé progressivement éconduit à une place purement accidentelle dans l'univers.

L'ici-bas n'est pas à posséder ni à accaparer. Il est à vivre, ensemble. C'est ainsi un nouvel âge axial qui se dessine sous nos yeux et qu'il nous faut accueillir avant que la compétition de tous contre tous ne nous emporte.

Il faudra pour cela comprendre que l'univers n'est pas sans âme. Loin que le monde « extérieur » exclue ou démente notre monde intérieur, il l'impose et en dépend. Tel qu'il nous apparaît, il est partie intégrante de notre regard et partant, de la commune condition humaine.

## TITRE 4

### L'ÂGE AXIAL : L'EXORCISATION DU NOMBRE ET LA CONQUÊTE DU SENS

A l'âge axial, vers le milieu du premier millénaire avant notre ère, *Sapiens* accède à la capacité de « voir » sa pensée, sous l'effet notamment de l'individualisation de l'écrit via l'alphabet : il ne pense pas seulement qu'il sait, mais qu'il sait qu'il sait ; il a conscience de sa conscience, il la nomme. En Occident, la mort sans retour, pensée jusque-là comme une survie souterraine médiocre mais survie quand même, est désormais perçue comme une intolérable plongée dans le Néant ; en Orient, la ronde des renaissances s'apparente à un engrenage infernal dont on voudrait se libérer. Pris dans le vertige introspectif de la conscience réflexive désormais explicite, les penseurs de l'âge axial développent alors une démarche plus individuelle d'évasion de la mort : par l'immortalité de l'âme, en relation à Dieu au Proche-Orient avec Zoroastre et le deuxième Isaïe, ou en relation à la Raison en Grèce avec Pythagore et Socrate ; par la plongée intérieure sans fin dans l'Un et le Soi en Inde avec les Upanishads et avec Bouddha ; par la communion dans le Tout en Chine avec Confucius et Lao Tseu. La pensée axiale chinoise tirera son lien plus étroit avec les choses de l'Etat de l'absence d'alphabet, limitant aux fonctionnaires l'accès à l'écriture.

Le second âge axial, au tournant de notre ère, constatera les limites de cette approche solitaire et cherchera l'évasion de la mort dans le rapport et l'abandon à l'autre : un autre magnifié sous la figure du Sauveur, qu'il soit Christ, bodhisattva, Shiva ou Vishnou. Le plus compétitif et coopératif des animaux, *Sapiens* opte pour l'altruisme, contre son aptitude génétique : aime ton ennemi.



## Chapitre 9

### L'âge axial

#### *1. L'âge axial et la conscience de soi et de l'universel*

L'âge axial, selon l'expression de Karl Jaspers, est cette période, du 7<sup>e</sup> au 4<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui a vu naître Bouddha et Mahavira, Pythagore et Socrate, Confucius et Lao Tseu, Ezéchiel et le deuxième Isaïe, et peut-être Zoroastre<sup>1</sup> : période où émerge l'Universel, cette intuition que la seule vérité qui puisse triompher de la mort est intérieure, à l'écart de la réalité visible, et que pourtant elle est un partage et qu'elle nous dépasse.

Cette découverte de l'intériorité est le fruit de l'introspection. Introspection de l'individu à la fois déraciné et libéré de ses apparentements claniques sous l'action dissolvante de l'Etat, dépossédé de ses anciennes fiertés aristocratiques, tels Siddharta Gautama, Confucius ou Platon. Introspection de l'individu aliéné dans la « foule solitaire » produite par l'expansion des empires, du marché, de la ville<sup>2</sup> : individu minoritaire, esclave, étranger, mercenaire, anonyme de cette première mondialisation où la montée des échanges monétaires s'illustre par les premières maisons de passe, les premiers établissements de jeu, les premiers exemples de marchandisation du travail humain<sup>3</sup>. L'introspection contre le désir, puisque ce que l'on désire n'est qu'extériorité : comme le dira Lao-Tseu, « celui-là seul qui se débarrasse à jamais du désir peut voir les Essences secrètes ».

Introspection, aussi, de l'individu alphabétisé. L'alphabet est une écriture simplifiée et démocratisée, mise à la disposition des marchands, donc d'un plus grand nombre, pour les besoins de leurs contrats et de leur comptabilité. Mais rapidement, il s'étendra aux épanchements privés de la pensée et de l'âme. Par l'écrit, l'individu contemple sa pensée et ses énonciations en simultané et

---

<sup>1</sup> Cf Karl Jaspers, *The Origin and Goal of History*, 1953.

<sup>2</sup> Les études montrent que vivre dans une grande ville augmente de 20 à 40% la probabilité de souffrir de troubles de l'humeur, de troubles anxieux ou de schizophrénie. Cf. Sébastien Bohler, *Où est le sens ?* 2021.

<sup>3</sup> A Sardes, en Lydie, où fut inventée la monnaie vers 630 avant notre ère. Cf Jack Weatherford, *A History of Money*, 1997.

en instantané, comme une suite de phrases dont chacune est un tout. Produite par un individu unique en un point singulier du temps et de l'espace, la pensée écrite accède pourtant miraculeusement à la permanence.

Ainsi, 2000 ans avant le *Cogito ergo sum* de Descartes<sup>4</sup>, la pensée réflexive implicite héritée du langage articulé se fait de plus en plus objectivée : c'est la conscience réflexive explicite, ou métaconscience. L'âge axial est ce moment où l'homme devient capable de penser qu'il est conscient (cf. Figure 1). Il a conscience de sa conscience. Il la nomme. En Grèce ce sera la *psyché*. Jusque-là principe et souffle de vie sujet à une obscure survie après la mort, elle s'annexe le *thymos*, personnalité individuelle, et s'acquiert l'immortalité avec Pythagore et les orphiques : une éternité de pure conscience, radicalement différente de la vie d'ici-bas et supérieure à celle-ci, contrairement à l'éternité égyptienne. Avec saint Paul puis Plotin et le gnosticisme, on préférera le terme de *pneuma* (*spiritus* en latin), apparenté au feu pur de l'éther, qui est l'âme du monde. En Inde l'*atman*, originellement feu intérieur de l'individu (« *an* » signifie respirer), devient une sorte d'ipséité solitaire (*kaivahya* yogique ou solitude transcendante). En Chine le *shen*, parcelle divine, rejoint le Tout dans sa dialectique *yin-yang*.

Nulle part auparavant la conscience n'avait jamais été pensée. Désormais explicitement réflexive, consciente d'elle-même, elle devient le siège unique de l'individu et le gage de son unité : sur le temple d'Apollon à Delphes peut désormais s'inscrire la formule « connais-toi toi-même » (*γνῶθι σεαυτόν*), alors que partout l'identité individuelle avait jusque-là procédé de l'addition d'une pluralité d'« organes » physiques ou mentaux : ainsi, on l'a vu, l'âme-oiseau, l'esprit qui divorce du corps et s'envole à la mort vers de nouvelles naissances ; le souffle vital, réduit à l'état de spectre souterrain après la mort ; le génie individuel, mortel, qui désigne la personnalité<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> La conscience de soi ou conscience réflexive finira par faire perdre de vue les stades précédents de la conscience primaire et de la conscience unifiée, non réflexive. Descartes et Locke ignorent l'idée même d'une conscience qui ne soit réflexive. Leibniz fait exception, dont la « perception immédiate » qu'il prête aux monades est une simple conscience primaire, et qui appelle « aperception » la conscience réflexive. Cf Michel Bitbol, *La conscience a-t-elle une origine ? Des neurosciences à la pleine conscience, une nouvelle approche de l'esprit*, 2014.

<sup>5</sup> Chez les Yoruba du Nigeria, l'homme se compose de huit éléments, certains matériels (corps, ombre, intérieur du corps), d'autres immatériels et périssables (l'esprit, l'intelligence), d'autres enfin immatériels et impérissables (le cœur, le souffle divin et l'olori « le seigneur de la tête », qui se réincarne dans un descendant). Les Égyptiens quant à eux distinguaient, outre le ka, le djet (le corps et ses représentations en images peintes ou sculptées), le cœur (*haty* et *ib*, siège de la personnalité, pesé à l'aune de maat sur la balance du tribunal d'Osirris), le ren (le nom, dont l'effacement condamne les criminels à la damnation et à l'oubli), le ba (principe spirituel qui prend son envol à la mort du défunt), le shout (l'ombre).





*Figure 1*  
*Léonard de Vinci (1452-1519) : Autoportrait, vers 1515*  
*Quand, à partir de l'âge axial, Sapiens pense la conscience*

Explicitement réflexive, la pensée écrite est également un partage : une pensée à la fois permanente et collective, affranchie de l'espace et du temps au sens où, même si elle se pense par le truchement d'individus plongés dans l'espace-temps, elle se transmet de chacun à tous. Elle est comme un ADN capable, par la lecture, de précipiter une même pensée dans chaque cerveau. Intersubjective, elle est porteuse de l'intuition d'une vérité intérieure et universelle en même temps, d'une dignité commune à tous les hommes, égaux devant la mort et dans leur conscience d'exister : découvrant qu'en tant qu'individu il ne peut échapper à la mort, Gilgamesh comprendra que la seule issue est dans la relation avec les autres. Peu à peu le sacrifice, jusque-là paiement aux dieux, se mue en témoignage de la sincérité du sacrifiant. C'est la fin du sacrifice humain, d'Iphigénie à Isaac. La loi de l'Etat s'intériorise en *Règle d'or*, énoncée bien avant Kant par Zoroastre ou Confucius<sup>6</sup> : ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent, et jusqu'à la prescription extrême de l'*Ancien Testament* d'aimer son prochain et son ennemi comme soi-même. Socrate dira : « Je ne suis pas citoyen d'Athènes, mais du monde ».

L'âge axial voit apparaître les religions choisies, choisies au moins en principe par l'individu et non plus imposées par le groupe. La conscience réflexive et la pensée collective, l'individualisme et l'universalisme, s'y concilient. De conversion personnelle, ces religions exorcisent les grands nombres en

---

<sup>6</sup> « Ce que vous ne voulez pas que les autres vous fassent, ne le faites pas aux autres » (Confucius, *Analectes*).

insérant le fidèle dans des groupes d'élection, qui remplacent le groupe social auquel s'imposaient jusque-là les religions héréditaires, généralement non prosélytes. Par exception, le judaïsme avec le thème du Peuple élu et l'hindouisme avec son ancrage de caste préserveront leur caractère de religion collective tout en s'ouvrant à la pensée axiale. L'extraordinaire intégrité du peuple juif malgré les vicissitudes de l'Histoire en sera la conséquence, de même que la résilience des cultes locaux dans l'hindouisme.

Alors que les religions collectives investissent profondément la vie quotidienne, pensée réflexive et religion choisie sont en principe émancipées de la société. Emerge avec elles un nouveau degré de transcendance religieuse : transcendance de *l'au-delà* offert à l'individu, inspirée voire décalquée sur la transcendance étatique du monde *d'en haut*, monde du pouvoir ouvert au groupe mais émancipé des relations claniques propres au monde d'en bas.

Les grandes religions nées à l'âge axial ou dans son sillage (christianisme, bouddhisme du Grand Véhicule, hindouisme, islam) conservent aujourd'hui la puissance coopérative de leurs origines. Selon Joseph Henrich, les grandes religions mondiales favorisent la coopération, et plus précisément une hausse de plus de 10% des offres dans le jeu du dictateur. Richard Sosis et Bradley Ruffle ont montré que les hommes dans les kibboutz religieux sont de meilleurs collaborateurs que dans les kibboutz non religieux<sup>7</sup>. De même Richard Sosis a montré sur 88 communes américaines religieuses du 19<sup>e</sup> siècle et 112 séculières que les secondes étaient quatre fois plus susceptibles de se dissoudre chaque année que les premières. Pour David Sloan Wilson, les grandes religions axiales sont un produit de la sélection culturelle par le groupe. A l'instar des ruches ou des organismes, les groupes religieux ont résolu le problème du cavalier seul en lui refusant toute coopération. C'est la thèse de Durkheim même s'il ne donnait aucune explication évolutionniste. Le calvinisme s'inscrit bien dans cette analyse, qui a permis d'aider la ville de Genève à conserver son unité.

Ainsi, en lutte contre le scandale de la mort, libéré de ses apparentements claniques, *Sapiens* a-t-il trouvé le moyen de penser, contre les intérêts de ses gènes, l'altruisme universel, sinon toujours de le pratiquer. Il recherchera, au moins en principe, l'abstinence sous son double aspect, purificateur et expiatoire. En rupture avec sa condition darwinienne, *Sapiens* s'emploiera désormais moins à maximiser sa descendance qu'à minimiser sa tension d'*Homo moriturus*, être qui se sait et sait les siens mortels. Toute l'histoire ultérieure de l'humanité sera celle des variations sur ce thème de la lutte contre le scandale de la mort : renonciation au monde, amour universel, aspiration à la vie éternelle...

---

<sup>7</sup> Le degré de collaboration étant mesuré selon le jeu consistant à se partager à deux une somme de monnaie sans connaître la décision de l'autre, sachant que deux joueurs qui réclament à eux deux plus que la somme à distribuer n'obtiennent rien.

C'est sur cette toile de fond commune et sur l'héritage propre à chacune que se tisseront, à partir de l'âge axial, les grandes civilisations qui perdureront jusqu'à la révolution scientifique du 17<sup>e</sup> siècle puis industrielle du 19<sup>e</sup>.

## 2. La créature en recherche de sens, contre son programme génétique

L'émergence des religions choisies se fait sur les décombres des religions antérieures. Des générations de dieux disparaissent ou sont ravalées au rang de mythes : *Dévas* védiques en Inde ou pré-avestiques en Perse, Olympiens en Grèce, *Baals* en Israël... Partout se substituent à ces dieux et aux sacrifices qui leur sont dus les religions nouvelles, à la fois intérieures et universelles, monothéismes du Bien, ou religions non théistes du Vrai, du Soi ou du Tout. Le Bien et le Mal, chez les Perses zoroastriens puis les Hébreux, sont le réel ultime en ce qu'il m'oblige, transcendant et pourtant intérieur : je pense que je dois. Le Vrai, l'Etre ou le *logos* chez les Grecs sont le réel ultime dans son intelligibilité, son objectivité absolue, connaissable et nécessaire. Ils ne peuvent pas ne pas être : je pense que je sais. Le Soi, l'Un ou le *brahman* en Inde sont le réel ultime dans sa pure intériorité, immanente et inconnaissable, où même le moi s'évanouit et s'abolit : je pense que je pense que je pense... Le Tout ou le Tao en Chine est le réel ultime dans son irréductible totalité, immanente et inconnaissable : je pense que ça pense. Partout la nouvelle réalité intérieure se fonde sur la sublimation des héritages culturels locaux : le Bien sur les dieux célestes au Proche-Orient, le Vrai sur le citoyen libre des dieux et des rois en Grèce, le Soi sur le cercle du temps et du sacrifice cosmique en Inde, le Tout sur le cercle du temps, du Ciel et de l'empire en Chine.

Les monothéismes proche-orientaux du Bien et du Mal et les philosophies grecques de l'Etre et du Vrai héritent, en même temps que du temps linéaire, de la prime au cerveau gauche et au réductionnisme qui l'accompagne. Fidèles au temps circulaire en revanche, l'Un ou le *brahman* indien et le Tout comme le Tao chinois conservent à l'hémisphère droit et sa vision holiste, leur importance de toujours.

Créature de ses gènes au service de leur perpétuation, l'individu s'en libère par la conscience et le refus de sa mort : l'urgence d'échapper au Néant l'emporte sur celle de reproduire son ADN. Plus que jamais *Sapiens*, depuis qu'il enterre ses morts, devient ainsi la créature de lui-même, auteur d'une évolution culturelle de plus en plus émancipée de la sélection naturelle. Jusque-là cette émancipation n'avait été que de principe : *Sapiens* avait en effet pour l'essentiel cherché une réponse à la mort dans ses renaissances, et était ainsi resté au service de sa descendance. Désormais, animal tragique, révolté contre l'idée de redevenir poussière, ou plus exactement de retourner à ses gènes, il trouve cette réponse dans une réalité intérieure, extérieure à ce monde qui avait été son paradis et dont il fait désormais sécession.

Dans tous les cas, vers le milieu du premier millénaire avant notre ère, l'âge axial cherchera dans ces vérités intérieures à dépasser le scandale de la mort par une plongée dans le moi et au-delà du moi. Dans un second temps, dans les trois ou quatre siècles encadrant le tournant de notre ère, toutes ces aires culturelles tendront à converger sur le constat du besoin de l'autre, incarné par la figure du Sauveur, parfois unique parfois non, tantôt dieu tantôt ange, ange gardien.

## Chapitre 10

### Le Bien : le Proche-Orient et la distillation monothéiste

Au Proche-Orient, la conscience explicitement réflexive de l'âge axial se tournera naturellement vers la figure des dieux célestes, qu'elle réunira et intériorisera en une figure du Bien. Ce monothéisme se préfigure avec le dualisme zoroastrien et se transmet en assez droite ligne au judaïsme lors de l'Exil à Babylone, puis à l'islam. Le christianisme n'en est pas en revanche l'héritier direct, métissé qu'il est entre le judaïsme et les religions à mystère, centré en conséquence sur la figure du Fils Sauveur plus que du Père.

#### 1. Zarathoustra, le quasi-monothéisme impérial

La première pensée de l'Universel est peut-être celle du Perse Zarathoustra (en grec, Zoroastre), ou rétrospectivement attribuée à celui-ci. C'est la pensée du Bien, Ahura Mazda, dieu créateur sage. Selon la tradition, Zoroastre se convertit « 258 ans avant Alexandre » (soit vers -588). Cette datation paraît pourtant à la fois trop précoce et trop tardive. Trop précoce parce que le dualisme mazdéen, un quasi-monothéisme, évoque l'ordre impérial universel achéménide : ceci supposerait que Zoroastre fût contemporain de Cyrus (559-530) au plus tôt. Trop tardive parce que l'avesta, la langue des *Gathas*, les écrits attribués à Zoroastre, est très proche du plus ancien sanskrit, ce qui le reporte plusieurs siècles en arrière<sup>8</sup>. *Terminus ad quem*, en -520, Darius 1<sup>er</sup> écrit en perse, élamite et akkadien, sur le rocher, à Behistun : « Par la grâce d'Ahura Mazda, je suis roi » (cf. Figure 2).

#### *Parenthèse proche-orientale, en rupture avec la Terre-mère*

La société tribale aryenne qui s'infiltré sur le plateau iranien au 2<sup>e</sup> millénaire avant notre ère est jumelle de celle qui envahit parallèlement la vallée de l'Indus et de ses affluents : tribus nomades d'éleveurs de bétail qui se déplacent avec leurs chariots, disposent du char de combat, multiplient raids et

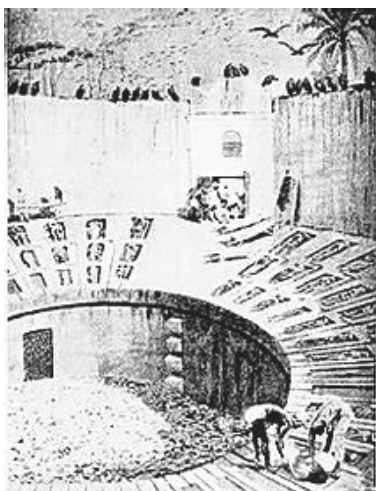
---

<sup>8</sup> Les *Gathas* ont été préservés au sein du *Yasna*, « Livre de l'offrande », ensemble de prières à l'usage des prêtres. Il apparaît ainsi que les écrits zoroastriens ont évolué sur une longue période, ce qui permet peut-être de concilier datations anciennes et récentes.

razzias entre elles et contre les autochtones sédentaires et sacrifient aux *Daevas*, esprits guerriers dominés par Indra (et homologues des *Devas* védiques). L'avesta est, on l'a vu, proche du sanskrit.



*Figure 2*  
*Inscription de Behistun, Darius 1<sup>er</sup>, -520*  
*Première mention historique du zoroastrisme*



*Figure 3*  
*Tour du silence, Inde*  
*Dans le zoroastrisme, les dépouilles mortelles y sont exposées aux vautours*  
*Une forme de retour à l'âme oiseau des chasseurs-cueilleurs*

Comme leurs cousins de l'Inde, les pasteurs iraniens ont conservé le souvenir de l'âme-oiseau de leurs ancêtres chasseurs-cueilleurs. Traduisant par la métaphore du feu l'idée de son transport au ciel, les uns et les autres pratiquent l'incinération. Mais la thématique de l'âme-oiseau se retrouvera aussi, en

Perse, dans les tours du silence, dans lesquelles les dépouilles mortelles sont exposées aux vautours<sup>9</sup> (cf. Figure 3).

### *Zoroastre et le dualisme impérial de la Perse achéménide*

Zarathoustra s'oppose aux prêtres et aristocrates. Il condamne comme cruel le sacrifice du bétail, pratiqué dans la compétition et l'ostentation. Il se pose en refus de la culture de violence d'Indra et des autres *Daevas*. Il relègue ceux-ci dans un camp du Mal conduit par *Angra Mainyu* (en avestique), ou *Ahriman* (en moyen-persan)<sup>10</sup>. Certains de ces dieux anciens seront toutefois par la suite récupérés comme *Ahuras*<sup>11</sup> (« Seigneurs » ou « Maîtres »), Saints Immortels, compagnons de Ahura Mazda, pacifiques, tenants de la justice, de la vérité, du respect de la vie et de la propriété : ainsi Varuna, Mazda, Mithra (le « contrat », en vieux perse). Ce tableau suggère que faute que les prêtres perses, restés fidèles à l'aristocratie, aient entrepris de pacifier sa violence et sa pratique sacrificielle chaotique comme le firent les brahmanes en Inde, c'est le sacrifice lui-même et les dieux qu'il honore qui furent emportés. Alors que le brahmanisme intériorise le sacrifice en un principe créateur et organisateur qui prend le pas sur les *Devas*, le zoroastrisme liquide le sacrifice et les *Daevas* et intériorise le divin en le moralisant dans la figure d'Ahura Mazda : point névralgique de divergence entre l'athéisme métaphysique indien et ce qui deviendra le monothéisme éthique de l'Occident.

Ce parallélisme avec le brahmanisme suggérerait que le Zarathoustra historique fût contemporain de l'étatisation progressive par les Mèdes des tribus iraniennes de pasteurs éleveurs de bétail, vers 700 avant notre ère, comme le brahmanisme accompagna l'étatisation de la vallée du Gange. Dans ce schéma, la dynamique imprimée par Zarathoustra aura abouti sous Cyrus, par distillations successives, à l'universalisation et à l'éthicisation du divin en un combat cosmique du Bien et du Mal inspiré par l'unification impériale perse.

Le camp du Mal recycle le thème néolithique du serpent, dans sa version diabolisée par le Marduk babylonien du 2<sup>e</sup> millénaire : c'est ainsi que le

---

<sup>9</sup> L'exposition des morts aux vautours chez les Perses zoroastriens est peut-être issue d'une renonciation forcée à l'incinération, faute de bois.

<sup>10</sup> Le rejet du sacrifice sanglant sera par la suite un thème récurrent de l'âge axial, d'Isaïe à Mahavira et des Upanishads et Bouddha à Orphée et Pythagore.

<sup>11</sup> Les *Ahuras* sont de la même filiation que les *Asuras* védiques : à l'origine, les esprits en général, dont *Dévas* en Inde et *Daevas* en Perse se détacheront comme divinités à part entière. Dans le monde védique des *Dévas*, les *Asuras* résiduels avaient fini par désigner les divinités autochtones, héritées de la civilisation de l'Indus, assimilées à des démons. Sur le plateau iranien, la diabolisation des *Daevas* conduira Zarathoustra à recourir au registre ancien des *Ahuras* pour désigner son dieu du Bien et ses compagnons.



mythe perse de la Création<sup>12</sup> en fait l'incarnation d'*Ahriman*<sup>13</sup>. Dans son iconographie tardive, le symbole du Mal est le roi tyran Azhi Dahaka, « le serpent diabolique », représenté avec des serpents sortant de ses épaules (cf. Figure 4)<sup>14</sup>.



Figure 4

*Le roi tyran Azhi Dahaka, "serpent diabolique", symbole du Mal  
Crucifié sur les parois de la grotte du mont Damavand  
Le Livre des Rois (Shah Nameh), miniature séfévide, 17<sup>e</sup> siècle*

Avec l'ordre impérial achéménide se cristallisent les idées de Création, de Chute et de Rédemption, d'universalité et de dualisme Bien-Mal, d'impératif catégorique kantien, de retour du messie (*Saoshyant*, « celui qui apportera ses bienfaits »<sup>15</sup>), de Jugement dernier et de renouvellement du monde, de résurrection, d'enfer et de paradis<sup>16</sup>. Elles se diffuseront chez les Hébreux lors de leur

<sup>12</sup> Ce mythe est conservé dans le Livre de la Création, d'époque sassanide (226-641).

<sup>13</sup> On trouve dans le Livre de la Création l'arbre de l'immortalité, qu'*Angra Mainyu* le Mauvais, posté à ses pieds sous la forme d'un lézard, tentait d'attaquer (cf Joseph Campbell, *Occidental Mythology*, 1964). Retournement ironique de l'histoire, puisque Zoroastre se retrouve ici du côté du Déva Indra, vainqueur du serpent cosmique, l'*Asura Vritra*. Cf Joseph Campbell, *Oriental Mythology, The Masks of God*, 1964.

<sup>14</sup> Cf Joseph Campbell, *Oriental Mythology*, 1964.

<sup>15</sup> Né 12.000 ans après la création du monde, Zarathoustra reviendra 12.000 ans plus tard, dans la personne du messie-Saoshyant, pour une ultime bataille cosmique qui verra le Bien triompher.

<sup>16</sup> La « Vision d'*Arda Viraf* », d'époque sassanide, présente une descente aux enfers anticipant sur la Divine comédie de Dante, postérieure d'un millénaire. Cité par Joseph Campbell, *Occidental Mythology*, 1964.



captivité à Babylone<sup>17</sup>. Elles seront l'atout maître du christianisme face aux cultes à mystère païens mais aussi face au néoplatonisme.

La différence toutefois est que le *Livre biblique de la Genèse* imputera la Chute à l'homme, alors que le zoroastrisme en fait un événement antérieur, d'ordre cosmique, dont l'homme figure parmi les victimes : un Mal de circonstance, introduit par *Ahriman*, ni inhérent à la nature du monde comme dans le bouddhisme, ni imputable à l'homme comme dans la *Bible* des Hébreux. A cet égard, le zoroastrisme est plus proche de la Mésopotamie au 2<sup>e</sup> millénaire et de la conception du Mal implicite dans le *Monologue du Juste souffrant*. Peut-être les Hébreux en exil à Babylone ont-ils transféré à l'homme la responsabilité du Mal pour se débarrasser d'*Ahriman* et sauver le monothéisme de Yahvé. Universel, l'empire perse pouvait s'accommoder d'une Chute cosmique sans perdre sa légitimité ; exilé à Babylone, le peuple hébreu ne pourra en revanche préserver son identité que dans une relation particulière de fidélité à Yahvé, parmi les nations infidèles. Raison pour laquelle, également, le messie hébreu sera politique alors que le *Saoshyant* zoroastrien dont il est issu est cosmologique, dont la venue devait s'accompagner de la résurrection des morts.

Le dualisme zoroastrien est un alignement sur l'unification impériale. Sa force est sa capacité à rendre compte du Mal. Dans le même temps, dans un monde impérial, le dualisme, pas moins que le polythéisme, est instable. Il conduira ainsi aux monothéismes juif, chrétien et musulman. Ceux-ci seront par construction intolérants : la Rome impériale a tué en trois siècles moins de chrétiens que n'en a fait le seul massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Et pourtant, de même que l'animisme local (spectres, pierres sacrées) a survécu en souterrain à la vague polythéiste, de même l'avènement du monothéisme conservera des éléments d'héritage polythéiste (la Vierge Marie, les saints) et dualiste (Satan, l'Enfer, le dualisme corps-âme).

Le Zoroastre composite tel qu'il nous apparaît aujourd'hui rappelle Mahomet : Ahura Mazda évoque Allah, Zarathoustra en est le prophète et le porte-parole. Comme Mahomet, Zoroastre ne se désintéresse nullement de ce monde et de la guerre : il décrit le mal comme incarné dans des ennemis armés à combattre. Au point d'ailleurs peut-être que le mazdéisme, plutôt que d'être une religion de l'au-delà, considérât que le Bien dût triompher ici-bas. Comme Mahomet, Zoroastre se considère prophète d'une religion nouvelle, et rejette les idoles antérieures. Sa religion sera portée par l'empire perse comme l'islam par le califat, dans les deux cas en union profonde entre « l'Eglise » et l'Etat : c'est d'ailleurs pourquoi le mazdéisme restera limité, pour l'essentiel, au monde perse.

---

<sup>17</sup> C'est aussi au zoroastrisme, mais tardif, que le christianisme empruntera les anges et les démons, héritiers de l'esprit-oiseau chamanique et allégories de multiples concepts (l'Excellence, l'Immortalité ou la Piété, versus l'Esprit malin ou l'Hypocrisie).